

lesquelles Boumedienne pouvait à présent évoluer et négocier. Les Khider, Boussouf, Ferhat Abbas ne pouvaient apparaître sur le devant de la scène. Boumedienne devait se prononcer également pour l'autogestion (pour laquelle il a une sainte horreur).

Après les manifestations des premiers jours, la situation est devenue « calme ». Cela est dû en premier lieu à l'absence d'organisation d'une avant-garde. Dans le cas de l'Algérie, le parti unique signifiait au fond qu'il n'y avait aucun parti ; et la gauche était une aspiration chez de nombreux militants, mais pas une organisation luttant dans le F.L.N. et capable de s'adresser directement aux masses. Mais ce calme dans la rue ne veut pas dire apathie et indifférence. Boumedienne a tourné une page sur laquelle il sera difficile de revenir. Les tendances bourgeoises néocolonialistes et les tendances bureaucratiques vont attendre l'usure de Boumedienne, comme celui-ci attendit celle de Ben Bella, pour s'efforcer de faire reculer davantage la révolution, et même de l'étrangler complètement. Tandis que, sur la gauche, des militants chercheront à tirer les leçons pour faire redémarrer la révolution dont les forces sont loin d'être épuisées.

Le coup d'Etat du 19 juin s'étant produit quelques jours avant la date prévue pour l'ouverture de la conférence afro-asiatique à Alger, diverses manifestations d'ordre diplomatique étaient inévitables qui ont révélé les motivations de nombreux gouvernements.

La plupart des pays néocolonialistes d'Afrique (ex-colonies françaises ou britanniques) ont montré des réserves à l'égard du régime Boumedienne, non pas par sympathie pour Ben Bella ou pour la révolution algérienne, mais parce que, comme cela fut déjà vérifié dans d'autres occasions, ces pouvoirs faibles et instables sont hostiles à tout ce qui, même indirectement, pourrait donner des encouragements au coup d'Etat chez eux.

Bourguiba a déclaré qu'il n'appréciait pas en général les coups d'Etat, mais dans ce cas particulier il y voyait plus d'avantages que d'inconvénients. Pour son propre régime néocolonialiste bien entendu.

Nasser s'est trouvé dans une situation embarrassée. A bien des égards, Boumedienne a plus d'affinités avec son régime que Ben Bella pouvait en avoir. Mais Nasser ne manque pas de

sens politique et il n'a pas été sans penser que Boumedienne jouait l'apprenti-sorcier. Aussi s'est-il efforcé de ménager Boumedienne, tout en manifestant un intérêt pour Ben Bella en vue de l'avenir.

Le monde capitaliste a regardé ce que faisait l'impérialisme français avant de prendre position, cet impérialisme étant le plus intéressé à ce qui se passe en Algérie. Le régime gaulliste affecte de ne pas vouloir se mêler des « affaires intérieures » de l'Algérie, mais on peut dire que, d'une façon générale, ce qui vient de s'y produire lui paraît favorable à ses intérêts et à son jeu dans ce pays.

En ce qui concerne les Soviétiques et les Chinois, ils se sont tous deux placés non sur le plan de partis face aux développements temporairement défavorables d'une révolution, mais sur le plan d'Etats préoccupés surtout de la conférence prévue. Le gouvernement soviétique craignant que le nouveau pouvoir prenne une position hostile à la présence de l'U.R.S.S. à cette conférence se tint sur la réserve, encourageant dans la coulisse ceux qui étaient pour Ben Bella. Par contre, le gouvernement chinois qui ne dispose à présent d'aucune tribune internationale pour s'exprimer, autre que la conférence afro-asiatique, a cru qu'en se précipitant il aurait le soutien de Boumedienne au cours de cette conférence, ne réussissant qu'à faire un pas stupide, qui révèle l'ignorance de la diplomatie chinoise sur un plan qui dépasse celui des pays riverains de la Chine.

La seule intervention qui ait eu un caractère révolutionnaire vint une fois encore de Fidel Castro. Il ne s'embarassa pas de fiction diplomatique, il qualifia l'affaire de « pronouciamento militaire » et, rappelant que Cuba avait envoyé des armes à l'Algérie, il dit : « Nous déplorons que ces armes soient employées aujourd'hui dans un combat fratricide contre le peuple algérien. » Il exprima également sa confiance dans les masses algériennes. C'est une conclusion que nous pouvons reprendre. La révolution algérienne a, dans le passé, connu des heures très douloureuses, des situations extrêmement graves, et des sursauts puissants, des reprises vigoureuses se sont produits chaque fois. La révolution algérienne ne tardera pas, nous en sommes sûrs, à reprendre sa marche en avant.

Pierre FRANK.

Voici quelques-uns de ceux qui circulent déjà :

- application de la Charte d'Alger ;
- application de la charte syndicale ;
- application des résolutions des différents congrès des organisations nationales ;
- réorganisation du Parti sur la base de la primauté donnée aux cellules d'entreprise ou d'exploitations agricoles ;
- constitution dans toutes les usines, tous les quartiers, toutes les exploitations agricoles, tous les douars, d'assemblées qui donneront un contenu réel au pouvoir politique en

préservant les acquis de la révolution : Charte d'Alger et autogestion en premier lieu, et en étendant ces conquêtes par la réalisation du contrôle ouvrier et par l'achèvement de la réforme agraire ;

- constitution dans toutes les agglomérations de conseils communaux par lesquels s'exprimera la volonté révolutionnaire des travailleurs et qui se fédéreront entre eux ;

— remplacement de l'armée de métier par une véritable milice populaire élisant ses officiers et contrôlant leur orientation politique par l'intermédiaire de comités de soldats.

Les "pieds rouges"

DANS le mouvement précipité de ralliement à Boumedienne de la presse de notre « gauche respectueuse », un argument revient fréquemment, sous la même forme stéréotypée : « Les Algériens en ont assez des pieds rouges, trotskystes et ex-membres des réseaux, qui veulent transformer leur malheureux pays en champ d'expériences pour leurs théories. »

Cet argument, emprunté à la droite la plus réactionnaire, repris par les bureaucrates corrompus d'Alger et par les obscurantistes de l'Islam ; il n'est pas étonnant de le voir orchestré par l'opposition des minables qui condamnaient le Manifeste des 121 et les porteurs de valises, préconisaient au G.P.R.A. le compromis néocolonialiste avec de Gaulle et s'élevèrent de toute leur vertueuse indignation contre la prise du pouvoir par le Bureau politique soutenu par le même Boumedienne en 1962. Tout cela est bien loin ! Mais quel sentiment de revanche doivent trouver aujourd'hui ces rats modérés toujours en train de changer de navire.

L'avenir montrera que, s'il est une « expérience » aventuriste et qui ne peut être

que catastrophique, c'est bien celle du « socialisme arabe » que nos camarades « pieds rouges » dénonçaient justement dans notre dernier numéro, avant le coup d'Etat du 19 juin, après avoir longuement averti Ben Bella des dangers qu'il courait à ménager la chèvre et le chou.

L'application des principes de la révolution permanente, au contraire, ce n'est pas l'utopie de rêveurs expérimentateurs, c'est la seule voie du socialisme, vérifiée positivement comme négativement dans tous les pays qui ont commencé leur révolution, et surtout dans les moins développés.

A vrai dire, les coups de pied de l'âne des bavards de la « petite gauche », dont la recherche des voies du socialisme en France oscille entre Defferre et Mendès-France (si opportunément rallié à Ben Bella), ne nous inspirent que mépris. Nous préférons nous trouver sur la même longueur d'onde que Fidel Castro, autre « expérimentateur aventuriste » que les journalistes « réalistes » trouvent si peu sérieux et si méridional (mais dans le secret seulement de leurs salles de rédaction, car... il est au pouvoir).

FIDEL CASTRO :

Pour une riposte vigoureuse et une solidarité effective face à l'agression impérialiste

Nous reproduisons ci-après de larges extraits d'un discours prononcé au printemps par Fidel Castro à La Havane. Ce discours reflète une certaine irritation en même temps que de l'inquiétude devant la tournure prise par la tension sino-soviétique. Irritation devant un débat qui élude le fond des problèmes entre deux bureaucraties aux desseins inavouables. Inquiétude devant une rupture de fait de la solidarité des Etats ouvriers face à l'agression impérialiste.

L'indignation de Fidel Castro est amplement justifiée. L'erreur qu'il commet, à notre sens, c'est de penser que tout débat entre communistes est préjudiciable à l'action commune efficace contre l'impérialisme. Nous pensons, au contraire, que cette discussion peut et doit avoir lieu, qu'elle est indispensable pour liquider tous les vestiges du stalinisme et réarmer le mouvement révolutionnaire international. Il ne doit en résulter, bien entendu, aucun affaiblissement du front anti-impérialiste et il peut en être ainsi à condition d'établir l'indispensable distinction entre la sphère du parti et celle de l'Etat, distinction que les bureaucraties dirigeantes ont cru bon d'abolir.

« Je ne veux pas m'étendre aujourd'hui sur les problèmes relatifs aux divisions et aux désaccords dans le camp socialiste. Nous ignorons même quand il sera possible de discuter à fond ces problèmes, parce qu'il ne s'agit pas de parler pour parler ; il s'agit d'exprimer quelque chose de positif et d'utile, mais pas pour l'impérialisme, ni pour les ennemis des peuples.

Nous, les petits pays, comme le Vietnam ou Cuba, qui ne disposons pas d'armées fortes de millions d'hommes, ni de puissance atomique, nous avons suffisamment d'intuition pour voir avec sérénité et nous rendre compte que dans nos situations spéciales — à 150 km de l'impérialisme yankee, ce qui est le cas de Cuba, ou attaqués par les avions yankees, comme le sont les Vietnamiens — nous sommes particulièrement concernés par ces divisions et ces désaccords qui affaiblissent la force du camp socialiste.

Il n'est pas question d'analyser ici les problèmes en litige, théoriques ou philosophiques, mais il faut tenir compte de cette grande vérité : face à un ennemi qui attaque, face à un ennemi chaque jour plus agressif, la division n'a aucune raison d'être, n'a aucun sens.

A n'importe quelle époque historique, en n'importe quelle période d'histoire des hommes, depuis l'apparition du premier révolutionnaire dans le monde, depuis que les révolutions étaient faites comme des phénomènes sociaux auxquels les masses participaient d'instinct, et plus tard lorsque les révolutions sont devenues conscientes, lorsque leurs tâches et elles-mêmes sont devenues compréhensibles pour les peuples, ce qui s'est produit avec la naissance du marxisme, la division face à l'ennemi n'a jamais été une stratégie correcte, une stratégie révolutionnaire, une stratégie intelligente.

★
Nous avons tous été éduqués, au cours de ce processus révolutionnaire, dans l'idée que tout ce qui divise affaiblit, que tout ce qui désunit est mauvais pour notre peuple et bon pour l'impérialisme. Nos masses populaires ont compris dès le premier instant la nécessité de l'unité, l'unité est devenue une question essentielle pour la révolution, une revendication instantanée des masses, un mot d'ordre du peuple tout entier. Et nous nous demandons : est-ce que les impérialistes ont disparu ? Nous nous demandons : est-ce que les impérialistes n'attaquent pas le Nord-Vietnam ? Nous nous demandons : est-ce que des hommes et des femmes ne meurent pas là-bas ?

A qui veut-on persuader que la division est opportune, que la division est utile ? La stratégie employée par les impérialistes pour écraser le mouvement révolutionnaire au Sud-Vietnam n'est-elle pas claire ? Ils ont commencé par attaquer le Nord-Vietnam, sous prétexte de représailles, puis ils se sont arrogés le droit d'attaquer quand ils en ont envie, tout en continuant à utiliser en masse des avions contre les combattants du Sud-Vietnam ?

★
Quelle est la situation aujourd'hui ? Les impérialistes parlent de blocus avec l'aide de leurs navires, ils font débarquer leurs Marines au Sud-Vietnam, y envoient des porte-avions et mobilisent des avions en masse pour écraser le mouvement révolutionnaire au Sud-Vietnam, pour attaquer les partisans du Sud-Vietnam par tous les moyens de guerre disponibles ; ce faisant, ils se réservent le droit d'attaquer quand ce-

la leur conviendra le Nord-Vietnam et de mener une guerre aérienne qui n'implique aucun sacrifice de leur part, de bombarder à l'aide de centaines d'avions en se payant le luxe de récupérer en hélicoptère les pilotes de leurs appareils abattus. Nul doute que les impérialistes désirent un genre de lutte bien commode. Nul doute que les impérialistes désirent un genre de guerre n'entraînant pour eux que des pertes matérielles, c'est-à-dire « tant d'avions perdus ».

Nul doute que le peuple du Sud-Vietnam et le peuple du Nord-Vietnam en souffrent. Ils en souffrent dans leur chair parce que leurs hommes et leurs femmes meurent, dans le Sud comme dans le Nord, sous la mitraille et les bombes yankees.

★
Les impérialistes n'hésitent pas à déclarer qu'ils entendent continuer tous ces actes, puisque même les raids aériens contre le Nord-Vietnam n'ont pu faire disparaître les divisions au sein de la famille des pays socialistes. Qui peut douter que cette division encourage les impérialistes ? Qui peut douter qu'un front unique ferait sûrement réfléchir les impérialistes avant de lancer leurs attaques aventuristes et déclencher leur intervention toujours plus impudente dans cette région du monde ? Qui peut-on convaincre de cela ? Avec quels arguments, avec quelle logique ? Qui sont les bénéficiaires de ces désaccords ? Les impérialistes. Et qui en sont les victimes ? Les Vietnamiens. Qui est-ce qui en souffre ? Le prestige du socialisme, le prestige du mouvement communiste international, le prestige du mouvement révolutionnaire international. Nous le constatons avec une douleur réelle, parce que pour nous le mouvement de libération n'est pas une parole démagogique, mais une cause que nous avons toujours à cœur.

★
Cuba étant un petit pays, nous n'aspirons pas à devenir le nombril de la terre. Nous sommes un petit pays et nous n'aspirons pas à devenir le centre du mouvement révolutionnaire mondial. Et quand nous parlons de ces problèmes, nous le faisons avec une sincérité absolue, avec un désintéressement total. Nous en parlons, nous qui avons obtenu le pouvoir révolutionnaire non par des élections bourgeoises, mais en luttant les armes à la main. Nous en parlons au nom d'un peuple qui a résisté sans flottements, pendant six ans, à toutes les attaques et menaces de l'impérialisme ; nous parlons au nom d'un peuple qui, fermement résolu à défendre la révolution contre les impérialistes, n'a pas hésité pour le renforcement du mouvement révolutionnaire, pour le renforcement du camp socialiste, à courir le risque d'une guerre thermo-nucléaire, à risquer de subir une attaque nucléaire quand, exerçant notre droit absolu que nous n'avons pas renié, nous avons légalement accepté l'installation sur notre territoire de fusées nucléaires stratégiques, et nous ne nous en repentirons jamais.

★
Nous n'avons pas seulement accepté l'installation de ces fusées, mais nous n'étions pas d'accord quand elles furent retirées. Je pense que ce n'est pas un secret pour personne.

Notre pays et notre peuple, au nom duquel nous parlons, ne reçoivent ni crédits nord-américains, ni produits alimentaires d'après le programme « Alimentation pour la Paix », et n'ont au-

(Suite page 6.)